

ma découverte de l'Amérique

Vladimir Maïakovski

préface de Colum McCann

WALL ROPE

LES ÉDITIONS
DU SONGEUR



Cet ouvrage a été publié avec l'aide du programme Transcript de la Fondation Mikhail Prokhorov, programme soutenant la traduction d'œuvres littéraires russes.



© Colum McCann, 2005, pour la préface

© Les Éditions du Sonneur, 2017, pour les traductions françaises de la préface
de Colum McCann et du texte de Vladimir Maïakovski

Titre original : Мое открытие Америки

ISBN : 978-2-37385-039-0

Dépôt légal : janvier 2017

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Photo de couverture : © *Manhattan Skyline: I. South Street and Jones Lane, Manhattan*, Berenice Abbott, The Miriam and Ira D. Wallach Division of Art, Prints and Photographs: Photography Collection, MFZ (Abbott) 96-4294 /
The New York Public Library.

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

ma découverte de l'Amérique

Vladimir Maïakovski

Préface de Colum McCann

Traduit du russe par Laurence Foulon



PRÉFACE

« Les vrais problèmes de l'existence ne sont jamais complètement résolus. Cela dit, on peut apporter une réponse rythmique à certains états. »

THEODORE ROETHKE

Et le voilà : campé au-dessus de l'East River dans l'air gris d'un début de soirée, trente-deux ans, immense, voix de stentor, les épaules larges, cigarette entre l'index et le majeur, les godillots à bout ferré cognant sur les planches de bois de la passerelle, le chapeau coincé dans la ceinture, le veston entrouvert, balayant du regard la forêt de colonnes et de câbles en cordes de harpe, avide de comprendre l'essence, l'extension, le plaisir donné à qui le traverse, la largeur, le mystère de ce qu'il a sous ses yeux : le pont de Brooklyn. (Maïakovski en tirera d'ailleurs son meilleur poème américain, égalant presque en puissance un Crane ou un Whitman. Le Pont de Brooklyn – cri de joie auto-proclamée du poète – s'offre comme une contemplation de

cette austère structure de boulons et d'acier, interrogeant la capacité du pont à incarner, même dans une société aussi peu démocratique que celle de New York, les dispositions visionnaires de l'homme. Poème d'amour également, et allusion, sans doute, dans son rugissement sans retenue, à la mesure de la déception qu'inspirent à l'individu les structures politiques.)

Regardez-le, le poète: hésitant entre Brooklyn et Manhattan, entre ce qui fut et ce qui aurait pu être, entre ce qui est et ce qui aurait dû être. Lui vient un bref instant de bonheur – touchant, suggère-t-il, le cœur de l'Amérique du bout des doigts – mais, en vérité, lorsqu'il s'écarte, descend du pont, retrouve la ville, où les ouvriers du textile qu'il a rencontrés ont si peu de droits, où les poètes nègres avec lesquels il s'est lié d'amitié ne peuvent boire aux mêmes fontaines que les Blancs, où les taudis qu'il a longés tombent en ruine, où la chorégraphie des magasins est un jeu d'homme riche, il doit savoir en réalité que ce splendide pont n'est qu'un de ces précieux colifichets conçus par l'homme.

Lorsqu'on s'engage dans Maïakovski, on commence si souvent par sa mort. Quelle magnifique lettre d'adieu! Quelle horrible bouillie la balle ne fit-elle pas de ses cordes vocales! Il semble parfois qu'en Europe, et plus encore en Amérique, nous voulions le saisir par sa mort. C'est souvent plus facile ainsi, surtout avec un pot-pourri aussi complexe que Maïakovski – futuriste empathique, poète amoureux de la technologie, dandy méprisant les richesses, gueulard démonstratif qui, en général, n'écrivait pas plus de dix lignes par jour. Il

s'intéressait au langage vivant des rues, à ses rythmes, à son boucan. Sa profession de foi – et pourtant, c'est en Union soviétique qu'il l'exprime – était la suivante : les mots fonctionnent avec la précision de la machine. Il vivait à l'avant-garde, rejetait la tradition. Avait fait don de sa personne à la Révolution. Il écrivait des poèmes qui n'attendaient pas qu'on les accueillît – non, ils y allaient franchement, saisissaient le lecteur par la peau du cou. Jeune, Maïakovski montait souvent sur scène dans des costumes extravagants, interrompait les lectures de collègues ou bien, ivre, se mettait à beugler de quelque balcon. Il hurlait parfois ses textes au mégaphone. En vieillissant, il versa de plus en plus dans la satire, cherchant à rassembler les fragments de son innocence, à retrouver les conditions d'un état de conscience radical, à ranimer sa confiance en un choix politique qui avait été son premier amour.

En 1925, Maïakovski, voyageur expérimenté, visita Cuba, le Mexique et les États-Unis. Le New York Times le dépeignit en ces termes : il était le « generalissimo d'une armée de troubadours révolutionnaires ».

Ma découverte de l'Amérique est donc une série de courts textes qu'il écrivit principalement pour les journaux russes en rentrant dans la mère patrie. D'aucuns déploreront que Maïakovski ne fasse pas montre dans sa prose d'autant de force et d'ampleur que dans sa poésie – le pont de Brooklyn, par exemple, n'a pas le droit à une seule ligne de prose. Certes. Ce n'est pas faux. Ces vignettes ne sont pas nées d'un désir intime et dévorant, mais d'une envie d'exciter les fidèles lecteurs rus-

*ses. Maïakovski ne torture ni la logique ni la grammaire, sauf exception, si bien que les textes finissent par ne plus ressembler à des expériences subjectives. Peu de moments d'intimité, à un ou deux détails près. Parfois la voix paraît fatiguée – ou tonitruante à l'excès, comme s'il se contentait le soir de ne se broser qu'une seule dent, et toujours la même, ad nauseam. Il commet toutes sortes d'erreurs géographiques, se permet de curieuses naïvetés. Il reste muet sur nombre d'incidents essentiels de son voyage (par exemple, son amitié avec David Bourliouk*¹ et son idylle avec Elly Jones, avec laquelle il aura une fille, ce qu'il ne découvrira que plus tard).*

Lorsque Maïakovski essaie de se naturaliser ne serait-ce que pour quelques mois dans les Amériques, c'est un spectacle bigrement peu naturel. Il regarde autour de lui et voit sa distance clamée en tous lieux.

Et cependant Ma découverte de l'Amérique est un document d'une importance incontestable. En dehors du fait qu'il s'agisse là du regard que porte un étranger sur les États-Unis à une période cruciale (les années 1920, l'après-guerre, la prohibition, les douleurs du modernisme, les prémices de la Grande Dépression, etc.), c'est aussi un point de vue intime sur la vision communiste dans ce qu'elle a d'idéaliste et de cynique.

Maïakovski est charmé par les détails les plus simples et sa voix parfois prend de la hauteur. Il a un don immense, incon-

* Le peintre futuriste David Bourliouk (1882-1967), né en Ukraine, avait émigré aux États-Unis au début des années 1920. (NdT)

testable, celui de l'empathie. Le terrible sort des pauvres Cubains, des Afro-Américains de Harlem et des travailleurs du Mexique lui inspire une réelle tristesse. Il s'amuse comme un fou à mettre les deux pieds dans le plat froid du capitalisme. On l'entendrait presque déambuler d'un pas lourd et sonore (ses fameux godillots aux semelles éternellement cloutées) en déclamant à voix haute ses superbes lignes sur Chicago.

Maïakovski se fait aussi peut-être dans ces vignettes le critique de son propre système politique, retournant (comme il l'écrivit jadis dans l'un de ses poèmes) des tonnes de terres aurifères à la recherche d'un seul mot. Qu'il en soit ou non conscient, il nous explique que la vérité, trop rudement étreinte, peut devenir un mensonge. On sent l'obscurité se répandre, non seulement sur les Amériques mais aussi sur le pays de Maïakovski : le paysage de la Russie, les contours de l'imagination du poète.

Dans sa poésie, Maïakovski s'efforçait toujours d'éveiller une certaine honnêteté en l'esprit humain dans le contexte du ^{xx}e siècle. On l'entend cependant qui renâcle et soupire, accablé simplement par le poids de ce qui peut survenir quand on décide d'éclairer une obscurité qui n'est pas la sienne de ses propres lumières. Eh bien, voyez ! Elle éclabousse, la noirceur. (« Pas de gros souliers s'il vous plaît, écrivit-il jadis dans son Nuage en pantalon. Dites aux pompiers d'y aller doucement quand c'est le cœur qui prend feu. »)

Et néanmoins, il y a de l'humour, de l'ironie dans ces textes. De temps à autre, non sans dextérité, il retourne le couteau

dans la plaie. Qui contesterait que sa critique des États-Unis est encore largement justifiée de nos jours – « aucun pays ne profère autant d'âneries moralisatrices, arrogantes, idéalistes et hypocrites que les États-Unis », écrit-il – et peut-être est-ce encore plus vrai aujourd'hui, au vu des événements de ces dernières années.

Il est mort depuis bientôt un siècle, et cependant, on perçoit encore aujourd'hui des échos de Maïakovski. Dans les œuvres de générations d'écrivains russes bien sûr (de la merveilleuse poésie de Evguéni Evtouchenko jusqu'aux ouvrages de Victor Pelevine), mais on a tout loisir d'analyser la manière dont Maïakovski a influencé les Pablo Neruda, les Nicanor Parra, les Jack Kerouac, les Allen Ginsberg – et bien d'autres de ce côté-ci de l'Atlantique.

Il fut ample, le rayon de lumière que jeta Maïakovski. Et à l'instar de sa dernière lettre, il illumine encore, en vagues, les rivages du quotidien. En un sens, il n'a pas quitté le pont de Brooklyn où il nota jadis, dans la lumière grise du soir, « le hurlement [de l'Amérique], affamé, interminable ».

COLUM MCCANN

Traduit de l'anglais par Anne Sylvie-Homassel

MA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

MEXIQUE

DEUX MOTS. Mon dernier voyage : Moscou, Königsberg (par les airs), Berlin, Paris, Saint-Nazaire, Gijón, Santander, La Corogne (Espagne), La Havane (île de Cuba), Veracruz, Mexico, Laredo (Mexique), New York, Chicago, Philadelphie, Detroit, Pittsburgh, Cleveland (nord des États-Unis), Le Havre, Paris, Berlin, Riga, Moscou.

J'ai vraiment besoin de voyager. Avoir affaire au vivant remplace presque pour moi la lecture. Aujourd'hui, ce sont les voyages qui emportent les lecteurs. Les choses ennuyeuses inventées de toutes pièces, les images et les métaphores sont remplacées par les choses vivantes, intéressantes en elles-mêmes. J'ai trop peu vécu pour pouvoir tout décrire parfaitement en détail. J'ai peu vécu mais suffisamment pour rendre fidèlement la globalité.

DIX-HUIT JOURS D'OCÉAN. L'océan est une affaire d'imagination.

En mer on ne voit pas le rivage, en mer il y a plus de vagues que ce dont on a besoin dans la vie de tous les jours, en mer on ne sait pas ce qu'il y a en dessous de soi.

Imaginer l'océan Atlantique, c'est imaginer qu'il n'y a pas de terre à gauche ni à droite, jusqu'aux pôles, que devant il y a un monde nouveau, un deuxième monde, et qu'en dessous il y a peut-être l'Atlantide. C'est ça la force imaginative de l'océan Atlantique, et rien d'autre. Quand il est calme, l'océan est ennuyeux. Nous rampons depuis dix-huit jours, pareils à des mouches sur un miroir. Une seule fois nous avons eu un beau spectacle, au retour, entre New York et Le Havre. Une pluie battante a couvert l'océan d'une écume blanche, a hachuré le ciel de blanc, a cousu le ciel et l'eau de fils blancs. Ensuite, il y a eu un arc-en-ciel. Il s'est reflété, s'est refermé dans l'océan, et nous, comme des artistes de cirque, nous sommes jetés dans le cerceau irisé. Et puis, il y a eu des spongiaires, des poissons volants, et encore des poissons volants et des spongiaires de la mer des Sargasses, et quelques rares fois, majestueuses, des fontaines de baleines. Et toujours cette eau, encore et encore, qui lasse (et donne même la nausée).

L'océan est lassant, mais sans lui on s'ennuie.

Et on attend longtemps avant d'entendre le grondement de l'eau, le vrombissement apaisant des machines, le tintement rythmé du cuivre des écoutes.

PAQUEBOT ESPAGNE, quatorze mille tonnes. C'est un petit bateau, du genre de notre magasin GOuM¹. Trois classes, deux cheminées, un cinéma, une cafétéria, une bibliothèque, une salle de concert et un journal.

Un journal intitulé *L'Atlantique*. Minable, d'ailleurs. Sur la première page on trouve de grands hommes, Baliev ou Chaliapine², à l'intérieur, des textes qui décrivent des hôtels (de toute évidence, rédigés à terre) et une frêle colonne de nouvelles fraîches, le menu du jour et les dernières informations radio, du genre « Au Maroc, la situation est calme³ ».

Le pont est décoré de lanternes multicolores. Toute la nuit, les premières classes font la fête avec les officiers supérieurs. Toute la nuit, une musique de jazz se déchaîne :

Marquita,

Marquita,

Ma Marquita!

Pourquoi

Marquita,

Tu ne m'aimes pas...

1. Acronyme de Glavnyj Universalnyj Magazin (magasin principal universel), grand magasin situé sur la place Rouge à Moscou. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Nikita Baliev (1877-1936), acteur, imprésario, directeur de théâtre d'origine russe, mort aux États-Unis. Il a créé et dirigé la compagnie La Chauve-Souris à Moscou. Fédor Chaliapine (1873-1938), célèbre chanteur d'opéra russe, qui quitta la Russie pour la France en 1922.

3. Maïakovski ironise ici sur les informations mensongères données par les journaux concernant le soulèvement des Marocains contre les Espagnols et les Français en 1925.

Les classes sont telles qu'on les imagine. En première, on trouve des marchands, des fabricants de chapeaux et de faux cols, des pontes de l'art et des nonnes. Et aussi des gens étranges, de nationalité turque qui parlent uniquement en anglais, vivent tout le temps au Mexique, sont représentants d'entreprises françaises et possèdent des passeports paraguayens et argentins. Ce sont les colonisateurs d'aujourd'hui, en version mexicaine. Auparavant, les compagnons et les descendants de Christophe Colomb pillaient les Indiens en échange de colifichets de pacotille ; aujourd'hui, pour une cravate rouge assimilant le Nègre à la civilisation européenne, ils plient les Peaux-Rouges en deux dans les plantations d'Hawaii. Les premières classes se tiennent à l'écart et ne rendent visite aux deuxièmes et troisièmes classes que pour les jolies filles.

En deuxième, on trouve de petits commis voyageurs qui démarrent dans le métier et l'intelligentsia qui tape sur des Remington. Ils se faufilent sur les ponts des premières classes en prenant bien soin de ne pas être repérés par les bossemans. Ils s'arrêtent et prennent une pose qui veut dire « Je ne suis pas différent de vous. J'ai le même faux col et les mêmes manchettes ». Mais ils *sont* différents, et on leur demande presque poliment de retourner dans leurs quartiers.

Les troisièmes classes servent à remplir la cale. Ce sont des gens de toutes les Odessa du monde qui cherchent du travail : des boxeurs, des indics, des Nègres. Ils se tiennent à l'écart des ponts supérieurs. Ils demandent d'un air jaloux et maus-

sade aux passagers des autres classes qui viennent leur rendre visite : « Vous venez de faire une partie de préférence⁴ ? » De chez eux émane une odeur épaisse de renfermé, de sueur et de grosses bottes, une puanteur rance de couches qui sèchent, le crissement des hamacs et des lits de camp qui envahissent tout le pont, le hurlement saccadé des enfants et le chuchotement de leurs mères qui essaient de les raisonner en parlant russe avec un accent : « Calme-toi, mon petit chaton, arrête de pleurer. »

Les premières classes jouent au poker et au mahjong, les deuxièmes aux dames et à la guitare, et les troisièmes à un jeu espagnol, que je conseille à nos étudiants d'essayer : une personne avec une main derrière le dos ferme les yeux et quelqu'un frappe alors de toutes ses forces sur la paume tendue ; le but est de trouver celui qui a tapé pour qu'il mette à son tour sa main derrière le dos.

Les premières classes vomissent où elles veulent, les deuxièmes sur les troisièmes et les troisièmes sur elles-mêmes.

Il ne se passe rien.

Le télégraphiste se balade, il hurle le nom des bateaux que l'on croise. On peut envoyer un message radio en Europe.

En raison du peu de demandes de livres, le bibliothécaire vaque à d'autres occupations : il distribue des bouts de papier sur lesquels sont notés des numéros à dix chiffres. Tu mises dix francs et tu écris ton nom sur un des papiers. Si le nombre

4. Jeu de cartes populaire en Russie.

de milles parcourus est égal au chiffre inscrit sur ton papier, tu remportes cent francs selon le principe de ce pari nautique.

Mes carences linguistiques et mes silences sont perçus comme des silences diplomatiques, et un des marchands, afin d'entretenir une relation avec un passager de haut rang, crie toujours quand il me croise, je ne sais pourquoi : « Bon Plevna⁵ ! » Deux mots que lui a appris une petite fille juive du troisième pont.

La veille de l'arrivée à La Havane, le bateau s'anime. Une tombola est organisée – un jeu de bienfaisance au profit des enfants de marins décédés.

Les premières classes organisent une loterie, boivent du champagne et font des courbettes à Maxton, un marchand qui n'a pas hésité à sacrifier deux mille francs. Son nom a d'ailleurs été porté sur le panneau d'affichage. Sous les applaudissements de tous, sa poitrine a été décorée d'un ruban à trois couleurs portant son nom, Maxton, en lettres d'or gaufrées.

Les troisièmes classes aussi organisent une fête, mais elles gardent pour elles les sous que les premières et deuxième classes ont jetés dans le chapeau.

Attraction numéro un : la boxe, visiblement destinée aux amateurs de ce sport, les Anglais et les Américains. Personne ne sait boxer. C'est abject de se frapper sur la gueule par cette

5. Allusion probable au siège de Plevén (en Bulgarie actuelle) par les Turcs qui ont finalement capitulé contre les Russes en 1877.

chaleur. Le coq du bord participe au premier combat. C'est un Français chevelu, malingre, il est torse nu et porte des chaussettes noires toutes trouées.

Le coq reçoit des coups pendant un long moment. Il tient cinq minutes grâce à sa dextérité puis vingt autres grâce à son orgueil. Enfin il capitule et baisse les bras avant de sortir en crachant du sang et des dents.

Le deuxième combat réunit un Bulgare idiot qui bombe fièrement son torse et un indic américain, boxeur professionnel, qui est pris d'un fou rire. Ce dernier essaie de lancer du poing mais l'hilarité et l'étonnement l'empêchent de frapper au bon endroit sur son adversaire. Il se casse le poignet, mal ressoudé depuis la guerre.

Le soir, l'arbitre arpente le bateau pour tenter de récolter de l'argent pour l'indic blessé. Tout le monde apprend alors en toute confidentialité qu'il est envoyé en mission secrète au Mexique mais qu'il doit désormais se reposer à La Havane; or personne n'aidera l'agent manchot – à quoi bon ? Il ne servira plus à la police américaine maintenant.

C'est parce que l'arbitre « américain » avec son chapeau de paille d'explorateur est en réalité un cordonnier juif d'Odessa que j'ai pu comprendre tout ça.

Un Juif d'Odessa, faut toujours qu'il en fasse trop, jusqu'à soutenir un agent secret qu'il ne connaît pas sous le tropique du Capricorne⁶.

6. Il s'agit en réalité du tropique du Cancer.

La chaleur est intenable.

On boit de l'eau, en vain. Elle s'évapore tout de suite en sueur.

Des centaines de ventilateurs tournent sur leur axe et pivotent en rythme et secouent leur tête pour rafraîchir les premières classes. Désormais, les troisièmes classes détestent d'autant plus les premières classes que chez ces dernières, il fait un degré de moins.

Au matin, frits, cuits, bouillis, nous abordons le port de La Havane avec ses constructions blanches et ses roches blanches. La vedette des douanes vient s'agripper à nous, ainsi que des dizaines de canots et de rafiots, emplis d'ananas, les patates locales. Les troisièmes classes lancent quelques pièces et remontent un ananas avec une corde.

Sur deux barques concurrentes, deux Havanais se prennent le bec dans un russe parfait : « Et toi là ! Tu comptes aller où avec tes ananas ? Espèce d'enfoi... »

LA HAVANE. Vingt-quatre heures d'escale. Ravitaillement de charbon. Il n'y a pas de charbon à Veracruz et il en faut pour les six jours de voyage, aller et retour par le golfe du Mexique. Rapidement, les passagers de première classe reçoivent tous dans leur cabine l'autorisation de descendre à quai. Les marchands en tussor blanc détalent, tout excités, avec des dizaines de valises contenant des échantillons de bretelles, de faux cols, des phonographes, de la gomina et des cravates rouges pour les Nègres. Ils rentrent dans la nuit, ivres, brandissant les cigares à deux dollars qu'on leur a offerts.

Seuls certains passagers de deuxième classe sont autorisés à débarquer. Ceux qui plaisent au capitaine. Le plus souvent, ce sont des femmes. Aucun passager de troisième classe n'est autorisé à se rendre à terre. On les voit sur le pont qui remontent leurs ananas avec une corde, dans le bruit de raclement et le fracas de la pompe à charbon, noircis par la poussière qui se colle à la sueur de leur peau.

Au moment de débarquer, il se met à pleuvoir, une cascade tropicale comme je n'en ai jamais vue.

C'est quoi la pluie ?

De l'air avec un film d'eau.

Sous les tropiques, la pluie c'est un torrent d'eau avec un film d'air.

Je suis passager de la première classe. Je suis à terre. Je me protège de la pluie dans un énormissime entrepôt à deux niveaux. Du sol au plafond, il est rempli de whisky. De mystérieuses inscriptions – King George, Black and White, White Horse – sont tracées en noir sur des caisses pleines d'alcool de contrebande qui va se déverser non loin de là, sur les États-Unis en période de sobriété.

Derrière l'entrepôt s'étale la saleté des cabarets, des maisons closes et des fruits pourris qu'on trouve dans les ports.

Derrière le ruban portuaire se déroule une ville propre et très riche.

Tout un côté est ultra-exotique. Sur un fond de mer verte, un homme noir en pantalon blanc tient un poisson rouge par la queue au-dessus de sa tête pour le vendre.

De l'autre côté, on a les fameuses sociétés internationales de tabac et de sucre, les *limited*^{*7}, et leurs dizaines de milliers d'ouvriers nègres, espagnols et russes.

Au centre de ces richesses, le club américain et l'immeuble de dix étages de Ford, Clay and Bock⁸, premiers signes tangibles de la domination des États-Unis sur les trois Amériques : du Nord, du Sud et centrale.

Les Américains possèdent presque tout le Prado – le Kouznetski Most⁹ de La Havane – long, rectiligne, tout en cafés, en publicités et en réverbères. Dans tout le quartier du Vedado, devant leurs résidences recouvertes de *calario*^{*10} rose, des flamants de la couleur de l'aube se tiennent sur une patte. Sur des petits tabourets, des policiers en faction abrités sous des parasols-parapluies veillent sur les Américains.

Tout ce qui concerne l'exotisme traditionnel est pittoresque, poétique et peu rentable. Le cimetière, par exemple, est extrêmement beau, rempli d'innombrables Gómez et López. Ses allées, plantées d'arbres tropicaux foisonnants, tout entrelacés, restent sombres même le jour.

Tout ce qui concerne les Américains est réglé et régulé avec application. Le soir, je me plante pendant une heure environ

7. Pour tous les mots ou groupes de mots en italique suivis d'un astérisque, la langue étrangère utilisée par Maïakovski dans le texte original a été conservée. *Limited* fait ici référence à une forme juridique d'entreprise anglo-saxonne.

8. Fabricant de cigares.

9. Une des plus vieilles artères marchandes de Moscou.

10. Dans une note de son poème *Black and White*, écrit après son séjour à La Havane, Maïakovski explique que le *calario* est une fleur.

devant les fenêtres du télégraphe de La Havane. Les gens sont accablés par la chaleur et écrivent sans presque faire de mouvement. Les reçus, les formulaires et les télégrammes volent sous le plafond, accrochés par des pinces en métal à un ruban sans fin. L'intelligente machine prend poliment le télégramme de la demoiselle, le passe au télégraphiste et revient avec le cours des devises mondiales. Les ventilateurs, en parfaite harmonie avec la machine, utilisent les mêmes moteurs pour tourner et remuer leur tête.

C'est à peine si je retrouve le chemin pour rentrer. Je me souviens de la rue grâce à un panneau émaillé sur lequel est inscrit le mot *tráfico** – qui me semble être son nom. J'apprendrai un mois plus tard seulement que le mot *tráfico**, que l'on voit dans des milliers de rues, indique simplement le sens de la circulation.

Avant le départ du bateau, je cours chercher des journaux. Sur une place, je suis alpagué par un clochard. Je ne comprends pas tout de suite qu'il me demande de l'aide. Il est étonné :

– *Do yu spik eenglish ? Parlata espaniola ? Parley-vu fransey ?**

Je reste silencieux et puis je finis par dire en mauvais anglais, pour qu'il me laisse tranquille :

– *Aye am Russia !**

C'est la dernière chose à faire. Il me prend la main et se met à hurler :

– *Hip, hip, hip bolchevik ! Aye am bolchevik !**

En 1925, **Vladimir Maïakovski** (1893-1930), figure majeure de la littérature soviétique, se rend en Amérique pour y donner une série de conférences. Après une traversée qui le mène à La Havane, il entre aux États-Unis par le Mexique.

Fasciné par la modernité qu'il découvre à New York, Detroit, Chicago, par l'avant-garde artistique et les avancées scientifiques, il trouve sur le continent américain une illustration de son attirance pour le futur et la technologie. L'acier, le fer, le béton, le verre des mégapoles et des usines sont les étendards de cette beauté moderne chère au poète futuriste. Mais Maïakovski n'en oublie pas pour autant ses préoccupations politiques, et est frappé par les injustices sociales engendrées par le capitalisme insensible qui règne en maître.

Ma découverte de l'Amérique offre au lecteur du ^{xxi}^e siècle le portrait d'un pays en pleine croissance, mais à l'aube d'un bouleversement historique et social : la Grande Dépression. Il s'y dessine aussi une critique de l'Amérique, qui, comme le souligne Colum McCann dans sa préface, « continue de faire sens aujourd'hui – et peut-être plus encore depuis les événements de ces dernières années ».

Publié en 1926 en Russie, ce texte n'avait jamais été édité dans son intégralité en français.

TRADUIT DU RUSSE PAR LAURENCE FOULON



ISBN : 978-2-37385-039-0 16,50 euros



Avec le soutien du

